

Chronique du 14 octobre 2006

par le P. Francis Volle, C.P.C.R

## Saint Joseph ouvrier 3<sup>o</sup> partie

### Le travail n'est qu'un moyen il ne doit pas nous engloutir.

Ne croyez vous pas que cet enseignement (les deux méditations du 30 septembre et du 7 octobre) et le modèle présenté soient actuels?

Vous savez bien par expérience, et moi comme vous, que le péril d'être dominés par notre travail nous menace tous, surtout quand il est très pénible, ou au contraire quand il est très attachant, très lucratif, très astreignant (il faut absolument obtenir un grand rendement).

On en vient alors à oublier ses devoirs et ses intérêts les plus sacrés et cela tant vis-à-vis du prochain que vis-à-vis de soi même.

Ceci est d'autant plus vrai en notre temps que le travail, le travail manuel, y est plus en honneur qu'en d'autres: témoin la visite du Saint Père à l'Office International du Travail à Genève.

C'est là d'ailleurs un progrès dont il faut nous réjouir.

Nous sommes loin du dédain d'autrefois pour ceux qui maniaient la faucille et le marteau, encore qu'il ne faille pas tomber à présent dans l'adoration de ces instruments...

#### Le travail ne doit pas nous engloutir.

On peut se laisser absorber par son travail disions nous, au point d'en oublier des devoirs sacrés vis-à-vis du prochain.

Combien d'épouses se plaignent d'être les victimes des activités professionnelles de leur mari. "*Le mien travaille beaucoup et apporte ainsi beaucoup d'argent à la maison*", m'écrivait un jour l'une de ces femmes, "*mais lui je ne le vois presque pas. Je me suis portant mariée avec lui et non avec ses sous*".

Et combien d'enfants pourraient reprendre la plainte vis-à-vis de leur père!

Allez vous étonner après cela des sottises des jeunes gens laissés à eux-mêmes, sans éducation, parce que leurs parents ont trop à faire pour s'en occuper...

Pour coller au plus près avec les représentations traditionnelles, il faudra donc remplacer le titre de charpentier par un autre bien plus prégnant de vérité, celui de menuisier tel que le définit notre Petit Larousse: "*Menuisier: spécialiste (ouvrier, artisan, industriel) qui produit des ouvrages en bois pour le bâtiment, constitué de pièces relativement petites (à la différence du charpentier) ou des meubles, généralement utilitaires, sans placage ni ornement (à la différence de l'ébéniste)*".

Voilà bien l'ouvrier sur bois que devait être notre saint, gagnant **normalement** sa vie sans beaucoup de sorties de chez lui ou de son village, sous ce rapport.

Nous le voyons volontiers tout occupé à scier, raboter, confectionner portes, fenêtres, peut-être cercles de tonneaux, brancards de chariot, carène des barques...

Sans compter les autres activités propres à la vie rurale de son temps, chacun suffisant à peu près à sa propre subsistance, avec un jardin, des poules, des lapins (le domaine que se réservent d'ordinaire les fermières dans une famille paysanne, celui de Marie donc!), quelques chèvres pour le lait, un bourricot pour les grosses emplettes ou ventes...

Ajoutons, pour être complets, le coup de main qu'on est appelé quasi quotidiennement à se rendre entre voisins.

Au reste, tout en maintenant en priorité pour notre Saint la qualification de "menuisier", rien n'empêche de lui accoler, affichée ou pas, celle de "charpentier", car Joseph a bien dû, une fois ou l'autre, en faire le travail.

Qu'on reste d'ailleurs réaliste dès qu'on parle à ce niveau.

Les poutres n'arrivent pas toutes prêtes dans l'atelier du menuisier-charpentier. Il faut aller chercher les troncs, soit dans la forêt, soit chez le professionnel et ensuite les dégrossir convenablement.

Aujourd'hui, pour cela et pour obtenir des planches, tout se ferait à la scie électrique, appareil aisément intégré à l'atelier. Mais au temps de saint Joseph- et jusqu'au siècle passé- on ne connaissait pas l'électricité, tout se faisait à la main.

Et voici comment, sur le point qui nous concerne, le tronc (grume, "bille") est hissé sur un chevalet; un ouvrier s'installe debout sur lui, tenant en main l'extrémité emmanchée de la longue lame métallique qui va servir à découper (la loube, en Ardèche); un sien collègue est à même le sol, tenant l'autre extrémité, et on engage le mouvement aller-retour de la scie.

Pour que l'homme d'en bas ne reste pas trop longtemps à "manger" seul la sciure, il y a alternance de position entre les deux ouvriers.

C'est le métier de "scieurs de long", dur dur métier!

Vous accepteriez de voir Joseph et son garçon devenu grand, faire ensemble un tel boulot?

J'ai imaginé pas mal, c'est sûr, mais je raconte les choses comme je les aie vues dans un contexte de village et de métier si proche de ceux qui ont été le contexte de vie de la sainte Famille.